

## Le pot

Je ne connaissais rien de lui, nous avons passé la nuit ensemble, c'est tout. Au matin, je ne l'avais pas entendu partir et il n'avait rien fait pour me réveiller. J'aurais pu m'habiller et partir à mon tour, claquant la porte derrière moi, mais je m'attardai, laissant mes yeux se poser ça et là dans cette maison que je ne connaissais pas.

Sur la table de la cuisine, je trouvai différentes choses laissées là : couteau, cuillère, tasse, verre. Pain, beurre. Et un pot, un pot normal, ni grand ni petit, un pot comme un pot de confiture. Et tout près du pot, quelques mots déposés sur un bout de papier : *sens-toi à l'aise*.

Je repérai dans le coin de la pièce la machine à café restée allumée, jetai dans son orifice une capsule prise au hasard et l'enclenchai. Alors je saisis le pot, et le manipulai. Il ne portait aucune indication quant à son contenu. *Sens-toi à l'aise*.

Lorsque je me retournai, le café débordait de la tasse. Je versai le surplus dans le fond de la grille et tout en buvant une première gorgée, me rassis.

J'ouvris alors le pot, dévissant lentement son couvercle. Lentement et les bras tendus. Je l'ouvris, maintenant une distance entre lui et moi, puis le penchai. Je cherchais à voir ce qu'il contenait, mais à distance.

A distance, la couleur. Faites d'abord d'un rouge, habité de brun, presque de noir. Une couleur qui racontait quelque chose comme le vin. Mais un vin mal filtré et élevé à la hâte par un vigneron négligeant. Un vin qu'il sera le seul à boire. Un vin qui produit du trois décis au

mètre carré. Une misère. Un vin conservé dans des bouteilles vertes d'un litre, sans étiquette. Un vin qui nourrit et qui, même frais sorti de la cave ne désaltère pas. Un vin que la femme du vigneron refuse de boire. Un vin que le vigneron n'ose pas servir à ses amis. D'ailleurs, ce vigneron-là n'a pas d'amis.

Je posai le pot sur la table, éloigné de moi. Je bu quelques gorgées de café, puis m'accoudai déposant mon visage sur mes paumes ouvertes. Dehors il soufflait. Je le savais au bruit des rafales qui s'écrasaient contre les vitres.

*Sens-toi à l'aise.*

Je pensais en avoir fini avec le pot ; je me trompais. Machinalement, je le repris en main, restant là encore un temps à scruter sa couleur étrange. Le vigneron n'était plus là. Mais au fond, tout au fond du bocal, je vis alors autre chose. Je vis se dessiner la lisière d'un bois et les biches. Elles sont revenues ces jours derniers. A la sortie du village, elles broutent sur le pré plat. Ce sont elles qui la nuit renversent les arrosoirs autour des maisons. Ca réveille mais on dit c'est une bête et on se rendort. Ce sont ces biches-là qui font parler aux angles des rues, qui offrent des sujets de conversation. On dit aussi « elles redescendent » parce que là-haut l'hiver arrive et que le végétal s'est replié. On dit « elles redescendent » parce qu'elles sentent l'odeur de la poudre à canon poussé jusqu'à leurs naseaux par un courant de vallon. Alors au village on réserve une table au Saint-Romain. Dimanche on ira manger le médaillon et la sauce. La sauce au sang. C'est ça : dans le pot, il y a du vin et de la sauce au sang.

Je grimaçai d'une sorte de dégoût, avalai de la salive, avalai du café. *Sens-toi à l'aise*, me le disais-je à moi-même. La vitre résistait au vent. Elle tenait le coup.

Observer la mixture fut une simple affaire. Y goûter en fut une autre. Je ramassai le couteau laissé là et le plongeai dans le pot, mais d'un plongeon sans précipitation, hésitant. Je tâtai la mollesse des morceaux, les jugeai. Je réalisai alors que ces morceaux-là n'étaient pas que morceaux. Ils étaient aussi des bouts. Des bouts de biche ? Des bouts de biche crue.

Je chargeai sur la lame l'un de ces bouts. Je la déchargeai. La chargeai à nouveau. Et comme un faon reniflant sa mère pour la reconnaître, je reniflai le bout de chair retiré du tout, sans pour autant reconnaître quoi que ce soit. Je n'étais pas un faon.

Je fermai les yeux et portai la chose en bouche. La chair animale n'était pas de la chair animale. Le morceau fondait sous le palais. De petits grains s'écrasaient agréablement sous les incisives.

Soudain, je fus surprise par la présence sur ma droite, de la femme du vigneron, assise là, en bout de table. Petite, grise et recroquevillée. Elle me le dit : *c'est de la figue, sens-toi à l'aise. De la figue, bien sucrée, avec un peu de gingembre. Et de la cannelle.* Elle dit encore : *c'est bientôt Noël.*

Je détournai mon regard vers l'extérieur. Le vent poussait un peu plus fort les montants des fenêtres. Et tout devint silencieux. Silencieux. Plus aucun son ne me parvenait . Je vis alors arriver du ciel toutes sortes de choses qui, l'une après l'autre prenaient appui sur le vitrage, sans émettre quelque bruit que ce soit.

D'abord un sapin, de ceux que l'on va chercher en forêt. Venant de très haut, il s'approcha lentement, jusqu'à ce que, appuyées contre la fenêtre, ses aiguilles drues et foncées forment une ombre immense dans la cuisine. L'arbre était suivi de près, par une hache, celle avec

laquelle on avait dû le couper. L'outil, sans bruit, vint à son tour, comme apposer sa joue froide contre la vitre. Le vent muet poussa ensuite devant lui des boules de verre, de celles que l'on sort chaque année du carton, que l'on accroche à une branche, qui s'y décroche et qui s'émiette sous le ramage. Déployée dans toute sa longueur, une guirlande lumineuse s'approcha - le câble sera-t-il assez long pour aller jusqu'à la prise ? Une crèche dépareillée se reforma sous mes yeux. D'abord Marie et Joseph, ensemble, qui ne semblaient pourtant pas sortis du même moule. Puis, accroché à sa couronne, un mage sans or ni myrrhe colla son nez sur la vitre, qu'il marqua d'un halo de buée - il respirait. A la lame de la hache, une paire d'ailes prit accroc. On la recollera au dos de l'ange, quand il s'annoncera. Je vis aussi venir à moi le matin où l'on dit à l'enfant « Où as-tu mis le jésus ? Veux-tu le rapporter s'il-te-plaît ». Et je vis encore le jour suivant, celui où on lui demande la même chose, mais pour les moutons.

Une à une, ces promesses tronquées avaient obstrué la fenêtre et teinté de pénombre la pièce. Je tournai à nouveau mon regard vers la femme du vigneron. Elle s'effaçait doucement, jusqu'à disparaître complètement, sublimée.

Je fermai le pot.

Progressivement le jour revint.

Sur le bout de papier déchiré, on pouvait toujours lire ces mots, « Sens-toi à l'aise ».

Sibylle Monney